

Thomas More, Utopia

Sur 130 pages, l'humaniste nous livre, à travers un dialogue entre un voyageur fictif et lui-même, une critique de la société anglaise du XVI^e siècle puis le récit d'une contrée harmonieuse : l'Utopie. La lecture de cet ouvrage nous saisit par la pertinence du propos 500 ans après sa parution.

Dans le *Livre premier*, on présente à More un voyageur (fictif) : Raphaël Hythloday. More l'enjoint à servir auprès des princes pour les éclairer de son expérience humaine et de sa profonde sagesse, ce qu'il refuse, arguant que les princes sont insensibles aux opinions raisonnables. More critique âprement le sort réservé aux voleurs et aux mendiants en Angleterre : pendus ou emprisonnés pour avoir essayé de survivre. Il soutient que c'est la société, notamment les décisions des princes d'envoyer le peuple à la guerre (dont une bonne partie revient mutilée et inapte au travail) ou des seigneurs de chasser des paysans de leurs terres pour s'enrichir dans l'exploitation de laine, qui crée cette misère. Il dénonce la peine de mort, l'oisiveté des nobles et l'inutilité des domestiques.

La discussion se poursuivant, Raphaël dit : « Partout où la propriété est un droit individuel, où toutes choses se mesurent par l'argent, là on ne pourra jamais organiser la justice et la prospérité sociale, à moins que vous n'appeliez juste la société où ce qu'il y a de meilleur est le partage des plus méchants, et que vous n'estimiez parfaitement heureux l'État où la fortune publique se trouve la proie d'une poignée d'individus insatiables de jouissances, tandis que la masse est dévorée par la misère. (...) »

Tant que le droit de propriété sera le fondement de l'édifice social, la classe la plus nombreuse et la plus estimable n'aura en partage que disette, tourments et désespoir. Je sais qu'il y a des remèdes qui peuvent soulager le mal ; mais ces remèdes sont impuissants pour le guérir. Par exemple :

Décréter un *maximum* de possession individuelle en terre et en argent.

Se prémunir par des lois fortes contre le despotisme et l'anarchie.

Flétrir et châtier l'ambition et l'intrigue.

Ne pas vendre les magistratures.

Supprimer le faste et la représentation dans les emplois élevés (...).»

More contestant le réalisme de ces propositions (les gens seraient paresseux, pilleraient les richesses créées par d'autres, ce serait l'anarchie), Raphaël entreprend de décrire une île où il a vécu cinq ans et où un tel système permet aux Utopiens de vivre paisiblement, c'est le *Livre second*.

La société utopienne est décrite longuement, je vais en donner les principaux traits. Les biens sont en abondance, la monnaie n'existe pas, les habitants travaillent tous 6 heures par jour (contre 14 heures pour un paysan anglais), ils consacrent leur temps libre au jardinage

où à l'étude. Les villes (au nombre d'une cinquantaine d'environ 3000 habitants) sont construites sur le même modèle, jamais trop loin les unes des autres, fortifiées, comprennent temples où tous les cultes sont dispensés en même temps avec les mêmes prières et marchés où chacun vient délivrer sa production et chercher ce dont il a besoin pour sa famille. Chaque ensemble de trente familles élit annuellement un *philarque*, principalement chargé de vérifier que ces familles ne paissent pas et d'élire un *prince* (nommé à vie sauf faute grave) parmi quatre candidats correspondant aux quatre quartiers de la ville. Deux philarques de chaque ville (différents à chaque fois) assistent aux séances du sénat. Chaque proposition faite au sénat ne peut être votée qu'à la séance suivante (pour laisser aux sénateurs le temps de la réflexion), et si besoin est débattue dans les *assemblées du peuple*.

Chacun sert deux ans comme agriculteur (plus s'il le souhaite). Si 6 heures de travail quotidien sont suffisantes pour l'économie utopienne, c'est parce qu'en Angleterre, beaucoup d'habitants sont improductifs : vagabonds, mendiants, domestiques, nobles, clergé. « Considérez aussi combien peu de ceux qui travaillent sont employés en choses vraiment nécessaires. Car, dans ce siècle d'argent, où l'argent est le dieu et la mesure universelle, une foule d'arts vains et frivoles s'exercent uniquement au service du luxe et du dérèglement. Mais si la masse actuelle des travailleurs était répartie dans les diverses professions utiles, de manière à produire même avec abondance tout ce qu'exige la consommation, le prix de la main-d'œuvre baisserait à un point que l'ouvrier ne pourrait plus vivre de son salaire. » La population comme les biens sont régulés (ces derniers, par les *statistiques économiques*) : les trop pleins de certaines villes sont déversés sur les autres, les trop pleins de l'Utopie sur l'étranger (pour les biens, contre par exemple des créances utilisées pour acheter de l'acier ou embaucher des mercenaires lorsqu'une guerre est vraiment nécessaire – les utopiens l'évitent au maximum, par la ruse ou l'argent). Les repas sont collectifs et conviviaux. Les esclaves assurent les travaux les plus pénibles, les femmes préparent les repas. L'or n'est pas adulé comme ailleurs. La philosophie de vie est un mélange entre épicurisme (recherche de la volupté) et christianisme (recherche de la vertu) : en effet, les utopiens, monothéistes, croient au Jugement dernier et en la vie après la mort. Ils ont en horreur les jeux de hasard et d'argent, la chasse et les fards et autres maquillages. Le mariage est interdit avant la vingtaine, l'adultère est puni d'esclavage et sa récurrence de la mort, le divorce mutuellement consenti peut être prononcé, mais n'est demandé qu'exceptionnellement car les utopiens savent que ça ouvrirait la voie à l'infâme polygamie. Il y a très peu de lois et tout le monde les connaît, il n'y a pas d'avocat : le prince écoute les arguments des deux parties, exprimés simplement et sans ruse, avant de trancher.

Thomas More conclut en disant que si certains points le choquent dans le fonctionnement utopien, il y foule de choses qu'il aimerait voir établies dans nos cités. La dernière phrase est : « Je le souhaite plus que je ne l'espère. »